

Musica 87

Avec Kagel aux ateliers SNCF de Bischheim

« Musica 87 » s'est en douceur installé vendredi soir dans le long récit que le festival va pendant trois semaines dérouler à travers la ville. La « Nuit à l'Orangerie », hier soir, et jusqu'à il y a quelques heures seulement, a été d'une douceur infinie. Et les choses sérieuses commencent ce dimanche soir : Kagel est aux ateliers SNCF de Bischheim, et les festivaliers s'apprêtent à y vivre ce qui sera à coup sûr l'un des plus forts moments de la nouvelle édition de « Musica ».

C'EST un beau cadeau à Bischheim, et la SNCF — où l'on se souvient d'avoir été dès 1983 de l'aventure de « Musica » — s'y prête avec un bonheur et un enthousiasme non dissimulés : branle-bas de combat hier et aujourd'hui encore aux ateliers d'entretien et réparation des TGV, qui témoignent — dans un décor assez saisissant, auquel la nuit donnera des allures et couleurs très impressionnantes — d'une longue histoire ouvrière et de toute une puissante tradition cheminote.

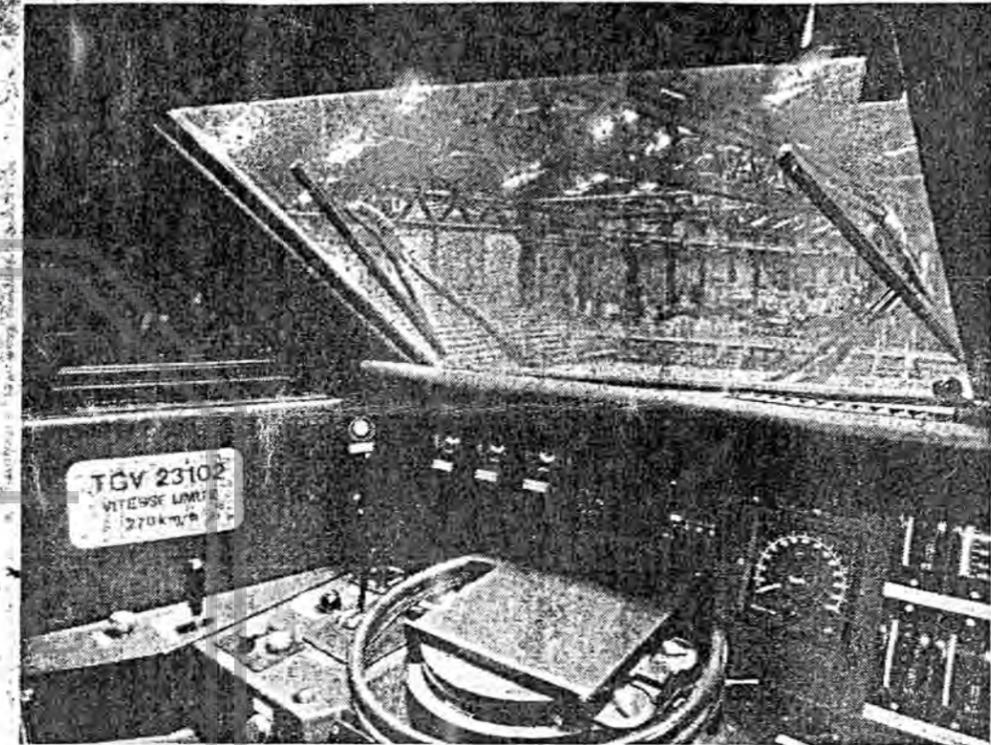
L'apocalyptique « Erschöpfung der Welt », interprétée par les chœurs et orchestre de la radio hollandaise et belge, crée une occasion spectaculaire d'aller avec Kagel replonger aussi jusqu'aux origines crachantes, sifflantes et suantes de la révolution industrielle, telle que l'a vécue aussi Bischheim. De remonter dans l'imaginaire jusqu'aux premiers monstres de fer, de feu et de vapeur qui au siècle dernier ont un jour transformé un petit village rural en grosse cité ouvrière.

Deux cent trente-cinq mille mètres carrés construits et aménagés entre 1875 et 1879 : l'atelier de Bischheim a vécu une série de mutations qui ont modifié profondément ses vocations et technologies, sans entamer vraiment l'intensité de la charge d'histoire et de

mémoire qui vous y saisit toujours, d'emblée. Les TGV désormais y ont pris le relais des vieilles locomotives à vapeur, des autorails, des tames à turbines à gaz — et le personnel aujourd'hui (ils sont neuf cents encore) y est activement associé à la mise au point des toutes nouvelles générations de trains à grande vitesse.

A cet environnement géant, il fallait une œuvre puissante : les onze tableaux de « Die Erschöpfung der Welt » et les machineries kagéliennes y trouvent un espace idéal, à la bonne mesure d'une personnalité artistique et musicale qui condense — dans l'association d'un prénom latin et d'un patronyme germanique, Mauricio Kagel — tout l'amour conflictuel d'un créateur né en Argentine pour la fine fleur de la tradition musicale, philosophique et théologique allemande.

Kagel, c'est d'abord cette manière de scruter un héritage, et de le révéler en même temps — raconte volontiers Gérard Gromer. Ainsi de la « Passion selon saint Bach », qui a ouvert « Musica 85 » ; ainsi de cette « Erschöpfung der Welt » qui guettait aux toutes premières heures de « Musica 87 ». Et quand le spectacle commence ici, nous sommes au commencement de la fin. Le Tout-Puissant a déjà saccagé la terre et le ciel jusqu'à épuise-



ment. Et un couple de survivants hébétés erre au milieu d'un paysage où ne subsiste pas même une ruine. A. W.

● Ce soir à 20 h 30 aux ateliers SNCF de Bischheim.

(Photo DNA - Jacques Weiss)

Le parcours du XV^e siècle

La soirée d'ouverture de Musica sonne la rentrée des concerts strasbourgeois. Et selon les années, la salle Erasme fait d'emblée le plein de son public, ou pas tout à fait, alors que beaucoup de manifestations — en particulier celles qui investissent des lieux originaux — affichent déjà complet. Faut-il absolument que le festival parte bille en tête, avec l'une ou l'autre de ses soirées vedettes ? La soirée Varèse de 83 ou la « Passion selon Bach » de Kagel en 85, ou l'hommage à Boulez de l'an dernier allaient dans ce sens. Le programme inaugural du Musica 87 n'avait pas cette ambition — et il y a c'est vrai une manière douce d'entamer la longue série des trente-trois concerts qui jalonnent les prochaines semaines du festival.

Avec Berio et Schoenberg, nous étions en présence de deux pages, l'une écrite il y a une quinzaine d'années, l'autre datant du début du siècle, propres toutes deux à alimenter le débat sur le chemin parcouru en sept décen-

nies, ou sur le contraste entre deux compositions d'auteurs marquants — même si aucune d'entre elles ne peut prétendre au statut d'œuvre-phare de notre temps : cette pédagogie est aussi du devoir de Musica.

Que le langage du Schoenberg d'avant le dodécaphonisme rassure, et que le concerto de Berio soit déroutant souvent pour les uns, ou que « Pelléas et Mélisande » paraisse à d'autres moins stimulant que les imprévus piaristiques orchestrés par le maître italien, voilà qui lance en effet la discussion.

Le Concerto pour deux pianos de Luciano Berio — à bien y regarder un troisième piano était dans l'orchestre — a ouvert le concert dans le murmure des deux claviers. De l'habituel espacement des instruments sur l'estrade, la cohésion des deux solistes n'a pas souffert. S'agissant des excellents Bruno Canino et Antonia Ballista, on n'en doutait nullement puisqu'ils ont naguère créé cette

œuvre de Berio. Ils l'ont jouée depuis une vingtaine de fois, en quoi une œuvre contemporaine n'a pas forcément un destin éphémère. A-t-on perçu quelque humour au-delà du sérieux des interprètes ? Certainement la difficulté acrobatique de la partition. Dans une œuvre qui laisse aux pianos le premier et le dernier mot, l'orchestre trouve également son compte dans les traits que les instruments soulignent ou dans le raffinement des timbres.

Et Theodor Guschlbauer a pertinemment coordonné l'ensemble, à la tête de notre orchestre philharmonique pour faire ressortir l'équilibre de ce concerto qui vise à la rigueur d'écriture sans abandonner l'esprit ludique de la musique.

Après Berio, la musique de « Pelléas et Mélisande » d'Arnold Schoenberg n'allait-elle pas sembler trop désuète avec ses thèmes wagnériens ou la proximité straussienne, dé-

pouillée cependant de toute vulgarité ? Ce qui est neuf, dans ce poème symphonique, peut être masqué par le jeu des références. Si Schoenberg manque de grands élans, il écrit avec un admirable soin, soucieux de capter l'esprit du drame de Maeterlinck. Et il orchestre cette page avec un raffinement qui mérite d'être relevé.

Theodor Guschlbauer, dirigeant par cœur, a très bien tenu la distance de cette page très développée. Il a été soucieux de ne pas laisser fléchir l'intérêt et de mettre sa sensibilité au service de la cause de Schoenberg, attentif aussi aux détails des sonorités comme des nuances et du mouvement. Le Philharmonique, dont c'était la contribution nécessaire à Musica, a fait sonner en beauté ce « Pelléas et Mélisande » qui aurait trouvé aussi bien sa place dans un concert en abonnement.

Mais c'est bien parti pour la diversité des aventures que ce festival promet ! M. M.

Musica 87

« Die Erschöpfung der Welt » de Kagel

C'est géant. Texte et musique de Kagel. *Die Erschöpfung der Welt*, dans sa manière précisément de nourrir un récit bouleversant aux apports conjugués d'une très belle langue allemande et des machineries vocales et musicales kageliennes, est une œuvre immense.

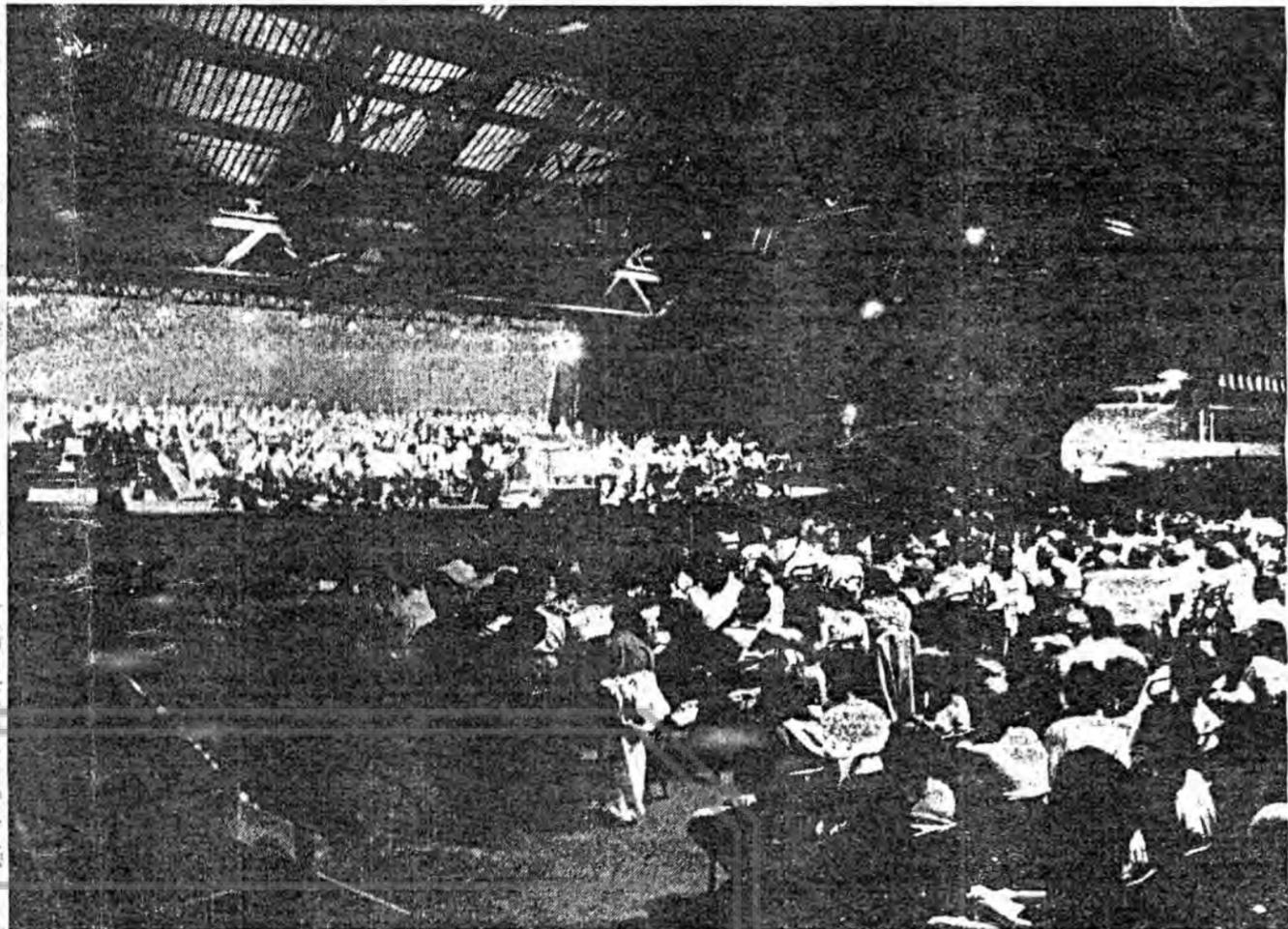
On y est sensible d'abord à la puissance de la charge ironique, puis à l'insolence, ou au courage plutôt de la revendication de liberté que l'homme ici affirme, dans la douleur, face au Créateur — et c'est celle-ci bientôt qui l'emporte. Cette conscience aiguë de la liberté qui est là à l'œuvre, qui y cherche sa voie entre la souffrance et la prière, entre la guerre et la paix, entre la haine et l'amour...

Dans le décor des ateliers des TGV, on avait vite fait de penser aussi, à propos de Kagel, à la furieuse passion, un instant adoucie, un instant émue, de l'un des détenus en cavale du train de Kontchalovsky, au cinéma, dans *Runaway Train*. L'analogie est saisissante. Kagel peut-être se nourrit à un imaginaire d'essence plus spontanément théâtrale — mais rien n'y fait : C'est au cinéma encore que Kagel vous poursuivra cette semaine.

Les hommes, les dieux, les anges, l'Allemagne : *Die Erschöpfung der Welt* est tout entier dans *Les ailes du désir* de Wim Wenders, et vice-versa : Il y a là, de l'un à l'autre, un jeu de correspondances qui vous coupe le souffle, qui vous saisit au cœur, et vous fait pleurer d'émotion, de bout en bout, à la pensée de ce qu'il en est aujourd'hui, pour nous, de la souffrance et du bonheur.

Antoine WICKER

(Photo DNA - Jacques WEISS)



Un regard ironique sur la Création

APRES avoir traversé le labyrinthe des rues de Bischheim et le dédale de quelques halls industriels, le public de Musica s'est retrouvé dans le bâtiment central des Ateliers de la SNCF pour cette troisième soirée du festival des musiques d'aujourd'hui.

La première des soirées-hommage à un compositeur dont le nom figure plusieurs fois à l'affiche cette année, mais qui avait été pleinement révélé aux Strasbourgeois par la « Passion selon saint Bach » donnée en ouverture de Musica 85. Cette fois, avec « *Die Erschöpfung der Welt* », une autre grande page significative, par sa mise en œuvre et par son contenu, des préoccupations actuelles du musicien.

L'audition a été longuement acclamée. Les excellents interprètes, la masse de deux cents musiciens et chanteurs de l'orchestre et du chœur de la radio hollandaise, du chœur de la radio belge, les solistes-récitants Gisela Saur-Kontarsky, William Pearson et Richard Reisz, sous la direction parfaite de Juan-Pablo Izquierdo, ont donné tout son impact à une musique forte, belle, d'un langage sonore très accessible.

La problématique de « *Die Erschöpfung der Welt* » n'est pas

dans son matériau musical, qui n'est jamais chez Kagel une fin en soi. Elle est dans les idées que l'œuvre véhicule. Dans le titre déjà, qui a été traduit par « L'épuisement du monde ». Kagel joue sur le mot de Schöpfung. C'est plutôt de « dé-Création » qu'il est question, de Création à l'envers. « Am Ende erschöpfte Gott Himmel und Erde. » Une bonne partie du texte — il aurait été utile de disposer du livret — va jouer sur cette inversion des termes du récit de la Genèse.

C'est parodique, y compris dans l'allusion à l'oratorio de Haydn, mais pas blasphématoire, à en croire Kagel, qui n'avait guère le temps après le concert de nous expliquer sa théologie. Une théologie du doute, peut-être. S'il consent à dialoguer avec l'homme, Dieu l'écoute-t-il ? Ou des doutes sur la théologie. Certains pourraient ne voir dans l'œuvre qu'une charge sur tous les clichés du langage sacré — un des passages les plus amusants est le dialogue sur la durée du Déluge — mais la beauté du psaume des supplications vers le final est évidente. Il y a comme dans sa *Passion selon saint Bach* une ambiguïté que Kagel entretient volontiers. Si « *Die Erschöpfung der Welt* » a toutes les apparences d'un oratorio religieux, peut-on s'en tenir à une lecture au premier degré ?

Le livret n'a sans doute pas une structure linéaire très définie, mais même si Kagel s'est laissé emporter par son sujet dans diverses réactions, il a construit cet opus, qui il avait d'abord qualifié d'« Illusion scénique » en vue d'une représentation théâtrale, avec un sens efficace de l'enchaînement. Sur le plan musical en tout cas, avec des plages orchestrales d'une grande limpidité, des dialogues superbement efficaces grâce aussi à des interprètes tels que Pearson ou Saur-Kontarsky, des chœurs d'une polyphonie exemplairement équilibrée. Kagel passait pour un maître de la petite forme. Il démontre avec la « *Erschöpfung* » et mieux encore avec sa « *Passion* » qu'il manie des ensembles de grande envergure et des pages de grande durée avec une puissance et une vitalité remarquables.

L'enthousiasme qui a salué l'auteur et ses interprètes dimanche soir à Bischheim justifiait pleinement que cette audition merveilleusement rodée — la veille, elle avait été donnée à Francfort — ait trouvé sa place dans le cadre de Musica 87 dont elle marque, assurément, un temps fort.

M. M.

23 SEPT 87

MUSIQUE

Le Monde 23 Sept 87
PARIS

Le festival de **Kagel à Musica**

Le « hachoir de Dieu »

Le festival Musica de Strasbourg continue à attirer les foules. Le public a fait un triomphe à l'œuvre blasphématoire de Kagel : la Décréation du monde.

Après quatre années, l'enthousiasme des Strasbourgeois pour Musica, le Festival international des musiques d'aujourd'hui, ne s'est en rien refroidi. Ils étaient plusieurs milliers toute la nuit de samedi à écouter Mendelssohn, Schönberg, Ligeti, Varèse ou Ferrari dans le parc de l'Orangerie, au milieu des jeux de lumière de Yann Kersalé, « sculptant les ombres et la nuit », comme dit Antoine Wicker.

Et dimanche soir, ils avaient envahi en foule les ateliers de la SNCF de Bischheim où sont révisés et réparés tous les TGV de France, dont les motrices éclairaient un bien curieux oratorio de Mauricio Kagel, *Die Erschöpfung der Welt*, c'est-à-dire « l'épuisement », ou plutôt la *Décréation du monde*.

Car il s'agit de l'antithèse exacte de la *Création* de Haydn, et Kagel a inversé, parfois systématiquement, le texte biblique : « A la fin Dieu créa le ciel et la terre. Et la terre était déserte et vide... Les eaux grouillaient d'êtres morts, et les oiseaux disparurent de la terre... Il fit l'homme et la femme et les bénit. » La lumière refuse de naître à l'appel de Dieu. Le « jardin zoologique » est maudit. Le déluge dure six cents ans. L'homme revendique de façonner Dieu à son image pour qu'il partage son malheur, et Dieu se venge « par la plus-value qui corrompt, par la dévaluation qui ruine, par la souffrance de la grossesse et de l'enfantement ».

Ainsi de suite. Les grands appels des Psaumes s'entrechoquent en une cacophonie de voix chaotiques, et tout s'achève dans la vision apocalyptique du « hachoir de Dieu », où les hommes, engouffrés d'un côté, sortent à l'autre bout en un amoncellement de bras, de têtes, de jambes, de mains et de pieds.

L'œuvre n'est pas nouvelle. Elle a été créée sous forme scénique à Stuttgart, puis en oratorio au Festival d'automne de Paris (*Le Monde* des 6 mars 1980 et 15 octobre 1983), saluée immédiatement comme un chef-d'œuvre. Le triomphe sans bavure remporté à Strasbourg semble confirmer cette impression (1).

Dans une telle entreprise, est-il cependant concevable de distinguer la forme du fond ? Sans doute n'y a-t-il pas dans toute l'histoire de la musique un texte aussi blasphéma-

toire, mais les blasphèmes ne semblent plus guère inquiéter un public placide, prêt à applaudir d'un même cœur la *Création* ou la *Décréation du monde*.

Il est impossible que Kagel ait composé cette partition de sang-froid sur le mode ironique, et l'on ne peut qu'imaginer de quelle profondeur d'angoisse et de révolte elle a jailli chez cet homme « juif, élevé dans le catholicisme, dont la théologie et la mystique n'ont pas de secret ». Certes, le mystère du monde et la misère de l'humanité suffisent à expliquer le rejet de l'image d'un Dieu bon et compatissant, mais le compositeur ne cherche-t-il pas surtout, en retournant les textes, à régler son compte avec les vieilles adhérences de son éducation ? Si Dieu était vraiment mort (pour lui), Kagel crierait-il si fort ?

Images fraîches et idylliques

Car il crie vraiment très fort dans cette partition plus roublarde et efficace que vraiment inspirée, qui procède par images fraîches et idylliques, souvent très consonantes, sur lesquelles s'accumulent les nuages qui crèvent ensuite avec une violence épouvantable. Les récitants distillent les antiparoles bibliques d'un ton « melleux » ou « acéré » qui donne la chair de poule. Dieu hurle dans le haut-parleur « sur un ton de caporal » ou bougonne comme un retraité hors du coup.

Des chorals protestants viennent attaquer le vieux dans ses retranchements. L'orchestre multiplie les effets pittoresques ou sarcastiques, parodie l'*Art de la fugue*. Les hurlements d'angoisse des chœurs parlés se perdent dans des grognements de cochons à la mangeoire. Le « hachoir de Dieu », aux sons de la *Marche céleste du Seigneur*, a des ratés quand les os sont vraiment trop durs à concasser. Lorsque enfin il achève son travail, le tapage s'interrompt brusquement : « Amen ».

Les interprètes sont les mêmes que lors des précédentes auditions : les récitants Gisela Saur-Kontarsky, William Pearson, Richard Reisz et le chef Juan-Pablo Izquierdo, tous excellents, avec l'Orchestre et le Chœur de la radio hollandaise, et le Chœur de la radio belge, aussi à l'aise que dans un oratorio de Haydn ou une *Passion* de Bach.

JACQUES LONCHAMPT

(1) Le public de Musica ne disposait que d'un minimum d'informations sur l'œuvre, mais une bonne partie des auditeurs comprenait l'allemand.

Après le week-end d'ouverture de « Musica 87 » à Strasbourg

DANS LA NOTE ARGENTINE

Les balades pittoresques ne sont plus au menu. La nuit de samedi à dimanche a été transfigurée sur la fin par le bandonéon de Dino Saluzzi et Kagel l'indomptable, orchestrant son « Epuisement du monde » dans les phares d'un TGV. Trop beau !

Au vu des deux concerts qui ont marqué le week-end d'ouverture de « Musica 87 », l'une des particularités du festival, cette année, est d'être sédentaire. Ce ne fut pas le cas des précédentes éditions qui s'étaient signalées, autant que par leur programmation éclairée, par de pittoresques concerts itinérants à travers le paysage rhénan : train de la percussion en 1983, promenade musicale sur le Rhin en 1984, ou encore repas musical au château de Pourtalès en 1986. Mais cette

fois, hélas pour les amateurs de ce genre de « trip », Musica reste à la maison.

Ce n'est certes qu'un aspect secondaire, de la manifestation strasbourgeoise. Et ce n'est pas cela qui va transformer radicalement son visage. D'une année sur l'autre, peu de changements dans les structures, même si aujourd'hui Laurent Spielmann succède à Laurent Bayle à la direction. Spielmann a imposé sa griffe en douceur, conservant pour l'essentiel l'esprit et le rythme qui ont fait le succès du festival. Seuls les

gros coups médiatiques, les opérations de prestige, l'enchaînement effréné des créations ont été ralentis.

Qu'importe, finalement, la découverte des horizons alsaciens (et autres vitrines alléchantes), du moment que s'ouvrent toujours ceux, foisonnants, de l'activité musicale de notre époque. De ce côté-là on peut dire que rien n'a changé, Musica offrant toujours ce reflet fidèle, et curieux de tout, de la création dans tous ses états. Mais tout de même : alors qu'on aurait pu ne s'apercevoir de rien, ne jamais s'inquiéter de ne pas voir au

programme l'un de ces « concerts-promenades » qui étaient l'une des marques de fabrique de Musica de 1983 à 1986, voilà que les deux concerts d'ouverture viennent souligner leur absence en illustrant, chacun à leur manière, les limites strictement géographiques de Musica 87. En clair : l'un, « Une nuit à l'Orangerie », fait péter le public sept heures durant dans les allées ombreuses du parc de la ville. L'autre, « Die Erschöpfung der Welt » de Kagel, investit le cadre refroidissant des ateliers de réparation du TGV à Bischheim, avec ses machines enrayées, ses locomotives au point mort, ses souvenirs de voyages figés. Heureusement, ce surplacé ne se révèle un handicap que dans le premier cas.

On a donc beaucoup tourné en rond au cours de cette « nuit à l'Orangerie » dont l'idée, au départ, n'était pas mauvaise : dédier une nuit, non pas à l'accordéon ou au vin d'Alsace, mais à la nuit. La nuit en musique, c'est déjà un joli thème, et ce peut être somptueux lorsque les étoiles brillent, lorsque l'été indien donne tous ses charmes au plein air et que le parc est illuminé pour l'occasion, avec assez d'intelligence, par l'artiste Yann Kersélé. Mais passer sans fin d'un petit cirque-guinguette de style art-déco (adorable, mais exigu) à un pavillon romantique (joli, mais détestable comme salle de concert), via les allées et le kiosque à musique, cela devient vite lassant.

Surtout lorsque le programme musical se contorsionne capricieusement autour du thème élu, avec des nuits d'insomnie (Nunes), des nuits câlines-coquines (Luc Ferrari), des nuits inutiles (Mendelssohn, pur remplissage), des nuits polaires (chants d'esquimaux), des nuits hongroises (Ligeti), tout cela d'un intérêt en dents de scie.

Bref les heures et les musiques se succèdent, un peu comme les phases du sommeil (qui sont, comme chacun sait, plus ou moins profondes). Puis vers la fin, lorsque les paupières commencent à tomber, commencent à se succéder les chefs-d'œuvre : Kagel (« Mitternachtsstück »), Varèse (« Nocturnal ») et Ives (« Central park in the dark »). Enfin, devant une poignée de survivants (il est presque quatre heures du matin), Dino Saluzzi distille les nostalgies poignantes

de son bandonéon argentin, suprême récompense, et ceux qui l'entendent savent qu'à côté du chant d'un bandonéon, toutes les musiques inspirées par la nuit ne sont qu'ersatz plus ou moins raffinés. Tardive révélation.

Après cela il ne reste plus qu'à ramper jusqu'au lit le plus proche. Le lendemain, la présence de Kagel aux ateliers SNCF suscite à l'avance une question : l'Argentin est-il sur une voie de garage ?

Le cadre est impressionnant. A droite, une locomotive de TGV glit sur ses rails comme un gros reptile orange. Ses yeux lumineux éclairent la scène. On regrette, et ce sera la seule déception de la soirée, que ce décor ne vienne s'animer d'aucune mise en scène, puisque l'œuvre de Kagel (créée à Stuttgart en 1980) est présentée en version de concert.

Le titre, « Die Erschöpfung der Welt », peut se traduire par « L'épuisement du monde » ou, en référence au célèbre oratorio de Haydn, « La décrétation du monde ». C'est d'ailleurs la seule trace d'humour visible dans l'œuvre. Une histoire de genèse à l'envers, de désastre à recalons, compréhensible par les seuls germanistes, qui débute au commencement de la fin, lorsque « l'esprit de Dieu s'est mis à nager dans les eaux de vidange ». Là-dessus Kagel, le caricaturiste, l'agitateur patenté, tresse une musique grave, d'une sévérité presque protestante, d'une maturité d'écriture totale. Incrédule, on traque la citation ou la parodie : il n'en viendra pas, sinon une furtive apparition du thème fondateur de « l'Art de la fugue » de Bach. Réticent, on fourbit des réprimandes toutes faites (néo-romantique, grandiloquent, pire que « Jeanne au bûcher » d'Honegger !) : mais on ne tarde pas à rendre les armes. C'est tout simplement trop beau.

On a soudain l'impression d'entendre une musique qu'on a attendu longtemps sans le savoir : une musique qui a la densité des plus belles pages de Bartok, qui rappelle souvent aussi Ives, Stravinski ou les grands lyriques allemands du XX^e siècle ; une musique où pas une minute n'est superflue, où l'émotion est permanente, et qui dégage enfin une force théâtrale inouïe. Kagel au firmament de sa gloire créatrice, après Dino Saluzzi et son simple bandonéon... Décidément le bonheur sera venu d'Argentine.

Jacques-Emmanuel Foucaquier

PLEIN LES OREILLES JUSQU'AU 8 OCTOBRE

Le cinquième festival international des musiques d'aujourd'hui, « Musica 87 », se prolongera à Strasbourg jusqu'au 8 octobre. La programmation est basée sur deux axes principaux. Le premier, hommage à trois grandes figures de la musique actuelle : Maurizio Kagel (outre « Die Erschöpfung der Welt », on pourra entendre « le Tribunal », avec Richard Bohringer dans le rôle-titre, le 27 septembre) ; Luciano Berio (qui dirigera ses propres œuvres le 26 septembre) et Franco Donatoni, personnage moins connu du « grand » public mais tout aussi captivant (le 3 octobre). D'autre part, coup de projecteur sur un genre que l'on n'ose plus appeler « théâtre musical » mais (notez la différence) « spectacle musical ». On verra si la chose a moins vieilli que l'étiquette :

« Jules Verne » de Giorgi Battistelli (les 24, 26 et 27) ; « Mobilier urbain » de Claudy Malherbe (1, 2 et 3 octobre) ; « Aventures et nouvelles aventures » de Ligeti (un classique, 1^{er} octobre) et « l'Oresteia » de Xenakis (6, 7 et 8).

A noter aussi la célébration du vingt-cinquième anniversaire des percussions de Strasbourg, auxquelles se joindra pour l'occasion... Raymond Devos (29 septembre). Pour le reste, « Musica 87 » sera, comme d'habitude, à la croisée des diverses tendances de la création musicale du XX^e siècle : dadaïsme et futuristes (le 30) ; jazz, rock japonais (Tenko, le 3) ; jeunes créateurs français (Devillers le 24, Manoury le 25).

J.-E. F.



Maurizio Kagel. « Caricaturiste, agitateur patenté, il tresse une musique grave, presque protestante, d'une maturité d'écriture totale. » (Photo Alain Willaume.)